

PEUPLES DU MONDE AU MOYEN AGE

JUIFS, ROMS, VIKINGS

Parmi les acteurs de la mondialisation du monde au Moyen Age, il faut faire une place à part à quelques peuples qui jouèrent un rôle majeur dans la mise en connexion des « systèmes monde », en raison même de leur dispersion dans des régions très éloignées les unes des autres. Juifs, Tsiganes et Vikings présentent trois cas de figure trop différents pour que l'on puisse faire entrer leur histoire dans une seule catégorie, celle de *diaspora*. Les Juifs au Moyen Age forment une *diaspora* parce qu'ils présentent deux caractères : la dispersion des communautés juives à travers le monde, bien sûr, mais également le souvenir très fort d'une patrie perdue, le royaume d'Israël, dont la nostalgie est l'un des ferments du sentiment d'unité des Juifs à travers le monde. Les Roms, en revanche, connaissent une forte dispersion tout en ayant progressivement perdu le souvenir de leurs origines : au Moyen Age, ils ne forment pas un peuple à proprement parler, mais un ensemble de communautés aux relations très distendues. Quant aux Vikings, il y a quelque chose d'un peu artificiel à faire entrer dans la même histoire des aventures aussi dissemblables que le commerce à travers les fleuves russes jusqu'à Constantinople et la colonisation du Groënland : il n'empêche que ces histoires sont liées entre elles par le dynamisme remarquable des hommes du Nord qui, les premiers au Moyen Age, se sont lancées sur les mers et les fleuves du Vieux monde.

1. Les Juifs, un peuple en diaspora au Moyen Age

La formation de la diaspora juive est très ancienne. Un événement est souvent invoqué pour expliquer la dispersion des Juifs (de l'hébreu *yehoudim*), peuple du Proche-Orient dont l'histoire (par opposition au mythe) commence vers 1200 avant notre ère (stèle de Merenptah). En 586 avant notre ère, le royaume de Juda et sa capitale, Jérusalem, sont détruits par les armées de Nabuchodonosor, souverain de Babylone, et l'élite du royaume déportée en Babylonie (Irak). Certes, en 537, les exilés sont autorisés à rentrer chez eux et à reconstruire le temple de Jérusalem. Mais bon nombre vont demeurer à Babylone, où se constitue la communauté juive la plus influente hors de Palestine, point de départ d'une diffusion du judaïsme vers l'Iran et l'Asie centrale. Car c'est aussi avec la captivité à Babylone (mentionnée dans le Livre des Rois) que se définit une identité juive non plus seulement ethnique mais religieuse, adepte d'un

monothéisme radical niant la réalité des autres dieux (à la différence de la monolâtrie de leurs aïeux). Cette nouvelle religion est prosélyte, cherche à faire des adeptes dans les populations avec lesquelles elle est en contact. [carte] Des communautés juives se constituent dans tout le bassin oriental de la Méditerranée, comme à Alexandrie où la Bible hébraïque est traduite en grec (la Bible des Septante, vers 270 avant notre ère). L'unification de la Méditerranée sous la domination romaine (le royaume de Judée est devenu protectorat romain en 63 avant notre ère) favorise l'installation de communautés juives en Afrique du Nord, en Espagne, dans le sud de la Gaule et plus encore en Italie. Au I^{er} siècle, on estime que seulement 30 % des Juifs de l'empire vivent en Palestine. L'empire romain comme l'empire perse sont des sociétés pluri-confessionnelles, où le judaïsme n'est que l'une des nombreuses religions orientales présentes, la plus étrange sans doute de par son caractère exclusif. Dans les deux empires, il y a certes une religion officielle, celle de l'État, avec ses temples et ses prêtres, mais les autorités sont totalement indifférentes à la religion de leurs sujets tant qu'elle ne menace pas l'ordre de l'empire : les Juifs ont été bannis de Rome en 49 pour prosélytisme et, en 70, si Jérusalem et le second Temple sont détruits par les armées romaines, c'est parce que les Juifs de Palestine se sont révoltés contre l'autorité impériale. La destruction du Temple, qui ne sera jamais reconstruit, favorisa également l'émigration des Juifs hors de Palestine. Mais on aurait tort de voir alors, à l'époque romaine, les Juifs comme un seul peuple, descendants des anciens Hébreux : il s'agit bien plus d'une communauté religieuse, dynamique, qui se développe par la conversion de nouveaux adeptes et qui devient donc, par définition, pluri-ethnique.

De ce point de vue, la situation des Juifs a radicalement changé au Moyen Age. La diaspora juive (qui s'étire de l'Asie centrale à l'Europe de l'ouest) passe sous la domination d'empires et de royaumes où prévaut une autre religion monothéiste, le christianisme ou l'islam. Il y a bien quelques exceptions, comme le royaume turc des Khazars (viie-xe s.), établi entre mer Noire et mer Caspienne et dont les *qaghan* se sont convertis au judaïsme ; ou encore l'empire mongol dont les premiers *khan* sont restés chamanistes ou se sont convertis au bouddhisme, laissant à leurs sujets toute liberté en matière religieuse. Mais partout ailleurs où l'on rencontre des communautés juives, celles-ci vivent sous la loi chrétienne ou sous la loi islamique – deux religions qui considèrent le judaïsme comme un témoin du passé, plus ou moins gênant. Il convient donc de distinguer les deux situations.

En Occident au haut Moyen Age (VI^e-X^e s.), les Juifs ont en théorie conservés leur statut de citoyens romains de religion juive et sont, en tant que tels, protégés par le souverain qui laisse les communautés s'occuper de leurs affaires internes. Rien ne distingue alors les Juifs de leurs voisins chrétiens : ni la langue, ni le vêtement, mais seulement la pratique religieuse. Quelques souverains, pensant hâter la fin des Temps (qui selon l'eschatologie chrétienne verra la conversion des Juifs au christianisme), ont bien cherché à convertir les Juifs par la force (au début du VII^e siècle, en Gaule et surtout en Espagne wisigothique), mais l'Église y est le plus souvent hostile. C'est au XI^e siècle que leur situation bascule : l'Église, en pleine réforme, cherche à faire l'unité de la société autour d'elle ; dès lors, les Juifs représentent un obstacle à l'unité, ils incarnent une altérité radicale ; en 1096, alors que s'ébranle la première croisade vers Jérusalem, « l'armée du Christ », du moins dans sa fraction la plus populaire et anarchique, massacrent des Juifs et détruit entièrement plusieurs communautés de la vallée du Rhin. La situation des Juifs dans l'Occident chrétien n'a dès lors pas cessé de se dégrader, d'autant plus que la figure du Christ et le souvenir de sa souffrance occupent une place croissante dans la dévotion chrétienne – ce qui suscite en retour l'accusation des Juifs comme peuple déicide. En 1215, le concile du Latran IV impose aux Juifs un signe vestimentaire distinctif (la rouelle) et interdit aux chrétiens de cohabiter ou de manger avec des Juifs. Les Juifs servent de « bouc émissaire » lors des crises, comme lors de la Peste noire de 1348 : accusés d'avoir diffusé la maladie et massacrés (au même titre que les Lépreux d'ailleurs). La ségrégation et la stigmatisation des Juifs, diabolisés dans l'opinion chrétienne (ce sont les fameuses accusations de meurtres rituels), aboutissent à des mesures d'expulsion : du royaume d'Angleterre en 1290, du royaume de France en 1306 et définitivement en 1394 et enfin d'Espagne (la Sefarad) en 1492. Si des communautés juives demeurent dans l'empire germanique, en Italie et dans les territoires pontificaux du Midi, la majorité des Juifs quittent l'Europe occidentale soit pour rejoindre les pays d'Islam (ainsi de nombreux Juifs d'Espagne venus s'installer à Constantinople et dans les villes de l'empire ottoman à la fin du XV^e siècle), soit en Europe de l'Est où se forme aux XIV^e et XV^e siècles la communauté juive dite ashkénaze (en Pologne, en Russie, dans les pays Baltes), avec le yiddish (langue dérivée du haut-allemand) comme langue vernaculaire. Au total, dans la Chrétienté, c'est bien le sentiment croissant chez les chrétiens d'une différence irréductible des Juifs, leur mise à l'écart et finalement leur expulsion, qui ont progressivement transformé une communauté religieuse en un peuple.

En pays d'Islam, ce sont des processus assez différents qui ont progressivement conduit au même résultat. La religion juive a joué un rôle majeur dans la naissance de l'islam. L'enseignement des rabbins de Médine a influencé directement ou indirectement la pensée de Muhammad. Bon nombre de récits bibliques sont ainsi passés dans le Coran et des pratiques rituelles, comme le jeûne et des interdits alimentaires comme le porc. Cette proximité fondatrice entre judaïsme et islam explique la brutalité de la rupture entre Muhammad et les tribus juives de Médine, devant leur refus de se convertir massivement à l'islam : les Juifs de Médine, accusés de trahison, sont expulsés ou massacrés. Comme le christianisme, la religion musulmane considère le judaïsme comme un témoin du passé. Mais à la différence du christianisme, la loi islamique définit précisément le statut légal de ces adeptes de l'ancienne religion qui, par respect pour leurs anciens prophètes, peuvent conserver leur religion et leurs lieux de culte. Le statut de dhimmi (protégés) est d'ailleurs le même en terre d'Islam pour les chrétiens que pour les juifs : statut qui les fait bénéficier de la protection de la loi pour leurs biens et leurs personnes, mais les place dans une situation d'infériorité légale à l'égard des musulmans, laquelle se manifeste par le paiement d'un impôt spécial (la *jizya*), l'interdiction de porter des armes et de monter à cheval et, parfois, par des signes vestimentaires distinctifs. Le prosélytisme est également restreint, puisqu'il leur est interdit de chercher à convertir des musulmans comme de construire de nouveaux lieux de culte (ils peuvent seulement entretenir les anciens).

Quelles que soient ces limites, la situation des Juifs (comme d'ailleurs celle des chrétiens) en pays d'Islam est, au Moyen Age, incomparablement meilleure que celle des Juifs dans l'Occident chrétien. Ils ne sont confrontés ni à l'anti-judaïsme religieux, ni aux mesures d'expulsion que subissent leurs coreligionnaires. Les communautés juives sont florissantes, comme celle du Caire qui nous est connue grâce aux papiers de la Geniza de la synagogue Ben Ezra (papiers écrits en caractères hébreux, susceptibles de contenir le nom de Dieu, stockés pour être inhumés dans le cimetière communautaire, mais oubliés jusqu'à la fin du XIX^e siècle). Les communautés juives du monde islamique ont certes connu des épisodes de persécution (dans l'empire almohade, Maghreb et Andalus, au XII^e siècle par exemple). Mais de nombreux Juifs ont connu également un destin remarquable, comme médecins du souverain et parfois même vizir (en Égypte, sous les Fatimides, au XI^e siècle par exemple). Le rôle des savants juifs dans l'essor des sciences de langue arabe fut également de première importance (qu'on pense au médecin et philosophe juif, Maïmonide, né à Cordoue, mort au Caire, 1138-1204) – aussi les savants latins firent souvent appel à

leurs coreligionnaires d'Occident pour traduire des textes de l'arabe au latin. La circulation de l'œuvre de Maïmonide (en particulier le *Guide des Égarés* qui contribua à la diffusion de l'aristotélisme en Occident et exerça une influence sur la pensée d'Albert le Grand et Thomas d'Aquin) soulève la question des liens entre les différentes communautés de la diaspora et, par conséquence, leur rôle dans la mondialisation.

[lecture : Benjamin de Tudèle, voyage entre 1165 et 1173, de l'Espagne à la Palestine et à la Mésopotamie, et retour par l'Égypte et la Sicile]

L'itinéraire suivi par Benjamin de Tudèle est révélateur du monde dans lequel il s'inscrit : un monde à cheval sur la Chrétienté et l'Islam, un monde principalement méditerranéen mais qui déborde sur l'Irak et ses horizons plus lointains, un monde où transparaissent deux traits d'union, la langue et le commerce. La langue en premier lieu : les Juifs de la diaspora parlent et écrivent les différentes langues des sociétés dans lesquelles ils vivent (l'italien, le judéo-arabe, le yiddish) ; en revanche, ils ont en commun deux langues : une langue littéraire et savante, l'hébreu (la langue de la Bible et de la liturgie religieuse) et une langue mi-savante mi-vernaculaire, l'araméen (dans laquelle sont rédigés les *targoumin*, paraphrases de la Bible, et les Talmud, commentaires de la Torah). Tout le travail des rabbins du Moyen Age consista à maintenir des liens entre l'hébreu, l'araméen et leur propre langue maternelle, à l'image de Rachi de Troyes (1040-1105) dont le commentaire du Talmud utilise trois langues : hébreu, araméen et ancien français. C'est pourquoi un Juif de Tudèle pouvait traverser la Méditerranée et se faire comprendre de ses coreligionnaires.

Le second trait d'union de ces communautés, c'est leur rôle déterminant dans le commerce international. Au haut Moyen Age, les marchands dits Radhanites (sans doute originaires d'Irak) faisaient des affaires qui les conduisaient de l'Europe du nord à l'océan Indien, en passant par l'ensemble du monde islamique. De fait, grâce aux liens culturels et spirituels entre des communautés dispersées dans le monde entier, les grands marchands juifs disposaient de correspondants potentiels partout où le besoin s'en faisait sentir. Les marchands juifs du Caire, tels que les papiers de la Geniza les mettent en lumière, avaient des agents en Inde, à Aden, mais aussi à Barcelone et à Marseille. La spécialisation des Juifs dans les métiers du commerce est encore plus forte en Occident qu'en Islam. L'interdit du prêt à intérêt par l'Église (qui n'est pas aménagé avant le XII^e siècle) a créé un effet d'aubaine pour les communautés juives, qui pouvaient librement le pratiquer ; les Juifs se sont spécialisés dans les métiers du commerce, d'autant plus qu'ils n'avaient pas le droit de

cultiver la terre et qu'ils furent progressivement exclus de l'artisanat quand les corps de métiers s'organisèrent en confréries religieuses (à partir du XIII^e siècle). Le *topos* du Juif marchand ou banquier, manieur d'argent, image très présente dans l'antisémitisme moderne, est le résultat concret de la discrimination croissante des Juifs en Occident.

Bibl. : Mark. R. Cohen, *Sous le croissant et sous la croix. Les Juifs au Moyen Age*, Seuil, 2008.

2. Les Roms

Je serai beaucoup plus bref sur l'histoire des Roms, histoire très mal documentée pour le Moyen Age, mais l'actualité récente exige que l'on en dise quelques mots. De plus, l'histoire des Roms illustre à quel point le Vieux monde était déjà interconnecté à la fin du Moyen Age. L'ethnonyme a ici son importance : voilà un peuple affublé de nombreux noms différents selon les époques et les pays où il s'est établi : Romanichels, Manouches, Égyptiens, Gitans, Tsiganes, Bohémiens. Mais l'ethnonyme Rom est le seul que les intéressés eux-mêmes se reconnaissent. Étrange ethnonyme en vérité puisqu'il ne veut pas dire autre chose que l'homme, et *roma* : les gens – par opposition aux étrangers à la communauté (les *gadgés*). Dans le royaume de France, le plus ancien document attestant le passage d'une communauté Rom (et lui accordant un laissez-passer) date de 1419. Mais d'où viennent ces nomades dont les nombreux métiers (ils sont commerçants, ferronniers, bûcherons, maquignons, chiffonniers, fossoyeurs, musiciens...) ont tous un point commun : de n'exiger aucune résidence fixe ?

En l'absence de traditions orales endogènes qui permettraient aux historiens de déterminer leur origine, seuls les linguistes peuvent répondre à la question : les différentes langues *romani* s'apparentent aux langues du nord-ouest de l'Inde ; les Roms seraient donc originaires du Sind (la vallée de l'Indus, l'actuel Pakistan) ; il est vraisemblable qu'ils ne formaient pas, dans leur société d'origine, un peuple à part entière, il s'agissait plutôt de groupes appartenant à différentes castes considérées comme impures. C'est en émigrant hors de l'Inde que ces différents groupes se seraient constitués en peuple, en un processus d'*ethnogenèse* dont les anthropologues sont familiers.

Les textes arabes mentionnent des populations appelées Zott ou Djât, que les empereurs perses Sassanides auraient fait venir d'Inde au V^e siècle. De manière très significative, c'est dans une région marécageuse du golfe Persique, le Khuzistan (à la frontière actuelle de l'Iran et de l'Iraq) qu'ils sont installés : originaires de la vallée de l'Indus, ils savaient mettre en valeur un environnement aussi contraignant, en particulier grâce

à l'élevage du buffle (bovidé originaire de l'Inde). Au début du VIII^e siècle, avec la conquête du Sind par les Arabes, d'autres Zotts sont déplacés (est-ce de leur plein gré ?) dans l'empire islamique, et installés dans les marais du Bas-Irak. On en retrouve d'autres groupes dans la plaine marécageuse du nord-ouest de la Syrie, mais aussi en Égypte où le buffle, animal caractéristique de la vallée du Nil, fut donc introduit par les Zotts au IX^e siècle. Il est très vraisemblable que ces Zotts ou Djâts soient les ancêtres du peuple Rom. Les Roms sont d'ailleurs nombreux en Égypte – et c'est sans doute un souvenir confus de ce passé qui explique pourquoi les chefs Roms arrivés en Europe se présentèrent comme les ducs de la Petite Égypte.

On sait qu'au XIV^e siècle, de nombreux Roms entrèrent dans l'empire byzantin (où ils sont appelés en grec *Atsinganos*, littéralement « qui ne touche pas », allusion aux interdits alimentaires qu'ils respectaient). C'est à partir de l'Anatolie que les Roms sont entrés dans les Balkans (où ils sont si nombreux encore aujourd'hui) avant d'atteindre l'Europe centrale (la protection de l'empereur Sigismond, roi de Hongrie et de Bohême leur valut sans doute le nom de Bohémiens) puis l'Europe occidentale au début du xve siècle et l'Espagne dans les années 1440 (où *gitano* est une déformation en espagnol d'*egyptiano*). Il est très difficile d'expliquer cette migration des Roms depuis l'Orient islamique vers l'Europe : on remarquera simplement que ce mouvement intervient dans les décennies qui suivent les grandes conquêtes mongoles du XIII^e siècle, qui ont profondément redéfini sur leur passage les identités ethniques et les territoires qui leur étaient associés.

Les Roms au Moyen Age ne forment donc pas à proprement parler une *diaspora*. S'ils ont leurs propres langues veranculaires, ils parlent plus souvent encore des dialectes mêlant le vocabulaire *romani* et la ou les langues des pays où ils nomadisent comme le *calo* (grammaire espagnol, lexique romani, arabe et catalan, d'où viennent beaucoup de mots d'argot de l'espagnol moderne). Il en va de même pour la religion : les Roms, d'origine hindouiste, se sont faits chrétiens ou musulmans selon les régions où ils s'établissaient.

3. Les Vikings

Troisième exemple de ces hommes qui, par leur dispersion dans l'ensemble du Vieux monde ou par l'extention de leurs activités à une grande part du Vieux monde, contribuèrent à sa mondialisation : les Vikings. Certes, les Vikings ne sont pas à proprement parler un peuple : ils venaient de Norvège, de Suède, du Danemark, d'Islande. Mais ces Scandinaves ont été réunis pendant deux siècles et demi (de 793 : mise à sac de l'abbaye de

Lindisfarne jusque vers 1050) par une aventure commune qui les a conduit des mers froides du nord de l'Europe aux mers chaudes du sud, en passant par tous les fleuves ou presque du continent. Avant d'être des guerriers redoutables (les moines du ix^e siècle, victimes de leurs pillages, ont fixé leur épouvantable réputation), ces hommes sont des marchands et des navigateurs. Marchands : le mot *viking* (*vikingr* en vieux norois), utilisé à l'ouest, vient sans doute du latin *vicus*, le comptoir de commerce ; le mot *varègue* (*vaeringr*) par lequel on les connaît à l'est, vient de *vara*, marchandise ou de *varar*, serment que se faisaient les membres d'un même équipage de marchands.

Marchands mais aussi navigateurs, car dans le grand Nord, entre la neige et les marais, les voies terrestres ne sont guère praticables une bonne partie de l'année, à l'inverse des voies d'eau, fleuves ou mer selon la saison, pour lesquels les Vikings n'utilisaient qu'un seul et même type de bateau. Non pas le *drakkar*, néologisme d'époque romantique faisant allusion au serpent ou au dragon, *dreki*, figure tutélaire sculptée à la proue, mais le *skip*, bateau en général (de nombreux termes de navigation sont d'origine viking), ou le *knörr*, bateau pour toute type de navigation. Le *skip* viking était monté à clins (les planches du bordé se recouvrant comme les écailles d'une carapace) sur un plan quasi symétrique ; bateau à faible tirant d'eau, il peut naviguer sur mer comme en rivière ; les nombreuses découvertes archéologiques révèlent un bateau d'environ 15 m. de long et 4 à 5 de large, embarquant environ 40 hommes et une cargaison d'environ 30 m³.

Entre la fin du viii^e siècle et le milieu du xi^e siècle, les Vikings profitèrent d'une conjoncture très favorable, avec le ralentissement des échanges entre l'Europe et la Méditerranée passée très largement sous domination islamique. À la fin du viii^e siècle, les Vikings se lancent d'une part dans la navigation entre la mer Baltique, la mer du Nord et l'Atlantique, d'autre part dans la navigation sur les fleuves russes depuis le golfe de Finlande en direction de la mer Noire et de Constantinople ou de la mer Caspienne et de Bagdad. Du nord, ils descendent vers le sud l'ambre, les fourrures, les esclaves ; du sud, ils remontent des objets manufacturés, soieries, verreries, armes. Marchands, les Vikings se font à l'occasion pillards, si la proie est riche et sans défense, comme les nombreux monastères des vallées de la Loire et de la Seine, mais ne se risquent pas en bataille rangée. Les raids les plus nombreux ont lieu entre 850 et 900.

Face à la résistance nouvelle des populations locales, les Vikings changent de stratégie au cours du x^e siècle et cherchent à s'établir sur de nouvelles terres, sans doute sous la pression d'un essor démographique des

populations scandinaves. Ils colonisent ainsi des terres vides comme l'Islande, le Groenland, les îles Féroé et accostent sans doute aussi à Terre neuve, étant les premiers Européens à toucher sans le savoir le continent américain. Mais ils s'établissent aussi dans des régions qui préfèrent les accueillir plutôt que de subir leurs pillages : le Danelaw en Angleterre, la Normandie en France (ce dont témoignent de nombreux toponymes, par exemple en -tot, de *toft*, terrain à bâtir) , l'Irlande du sud. Dernier cas de figure d'installation viking : les Rus (du finnois *ruotsi* : Suédois ou *rauths* : roux), ces Varègues qui furent invités à la fin du IX^e siècle par les populations slaves à prendre la tête de leurs communautés, à Novgorod, à Kiev, dans toute la vallée du Dniepr, principautés qui donneront naissance à la Russie.